

A soft-focus photograph of a woman's face, partially hidden behind a large, vibrant bouquet of purple and white flowers. The woman has short, dark hair and is looking slightly to the side. In the lower-left foreground, a white teacup sits on a matching saucer. The background is bright and out of focus, suggesting an indoor setting with natural light.

une martine berg-candolfi
demi-vie
rêvée.

Martine Berg-Candolfi

Une demi-vie rêvée

© Martine Berg-Candolfi, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-1018-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« La Chose, avait-il dit, viendra cette nuit à trois heures
Depuis l'ancien cimetière au bas de la colline ;
Mais, blotti près de la lueur salubre d'un feu de chêne
J'essayais de me convaincre que c'était impossible. »*

Le messenger

Fungi de Yuggoth et autres poèmes fantastiques

Howard Phillips Lovecraft

« It is another form of death. »

Jose G. Montoya

Professor of Medicine (Infectious Diseases and Geographic Medicine)

Stanford University Medical Center

Aux guerriers et guerrières qui vivent
avec l'encéphalomyélite myalgique.

À mes grands-parents, éternels gardiens de mon paradis.

À ceux qui ont combattu à mes côtés.

À tous ceux qui ont partagé mon paradis.

PROLOGUE

Je pleure.

Chaque jour qui passe.

Mille huit cent vingt-cinq jours.

Cent quatre-vingt litres de larmes.

De quoi remplir ma baignoire pour la transformer en un petit océan d'eau salée.

Un petit océan rien qu'à moi, dans lequel je pourrais aisément me noyer.

D'autres n'y penseraient même pas, profitant de ce milieu aqueux pour y rajouter des huiles parfumées ou du bain moussant, fermant les yeux pour s'imaginer entourés de bougies avec un verre de champagne à la main.

Mais je ne vois aucune bougie, ni aucun verre de champagne. Rien que mes fluides qui finissent par me dégoûter.

Je me sens si seule, si pitoyable.

L'océan, le vrai, il faut que je ferme les yeux pour me l'imaginer. Il est agité par autant de vagues que j'ai d'émotions. Je dois m'enfoncer dans le calme de ses profondeurs pour ne pas être submergée.

Je retiens ma respiration et j'immerge ma tête. Des notes de musique agonisantes viennent chatouiller mes oreilles. J'aurais dû éteindre la radio.

Je me concentre. L'eau refroidit. Je tiens encore quelques secondes avant que mon instinct de survie m'ordonne de quitter ce milieu hostile.

Je sors brutalement ma tête ruisselante. Des larmes se joignent au déluge. Je tire sur la bonde en frissonnant et fixe l'écume tourbillonnante, priant pour qu'elle emporte avec elle mes pensées, comme l'aurait fait le courant d'une rivière.

Projeter mon esprit sous la surface d'un océan ou au bord d'une rivière faisait partie de mon quotidien. En prenant conscience de ce que ressentaient mon corps et mon esprit, en laissant libre cours à leurs interactions, en acceptant les sensations les plus désagréables, les pensées les plus sombres et les émotions les plus troublantes, j'avais atteint une sorte de sérénité.

Mais aujourd'hui toutes mes tentatives pour retrouver cet état échouent irrémédiablement.

Comme un Gulliver qui aurait été capturé par des Lilliputiens sanguinaires, mon corps souffre et s'épuise au combat. Des hordes de pensées, puissantes et dévastatrices envahissent mon esprit, provoquant des explosions d'émotions dont s'abreuvent mes ennemis.

Mon corps et mon esprit ont été assiégés. Toutes les issues ont été bloquées. Vous vous agitez autour de moi mais je n'arrive plus à vous suivre. Si nous étions centrifugés, je serais le culot et vous le surnageant. Moi pesante, inerte, isolée de la surface. Vous légers, plein d'énergie, au contact avec le monde.

Je suis comme du papier absorbant saturé de liquide. Le flot de vos paroles submerge mon esprit jusqu'à en déborder. Je ne comprends plus ce que vous dites. Je m'éloigne peu à peu de vous mais vous ne remarquez rien. C'est comme si mon discernement se perdait dans le brouillard. Mon esprit doit s'isoler s'il ne veut pas se perdre.

Quant à mon corps meurtri, les sensations de bien-être l'ont définitivement quitté, jusqu'à ne plus supporter le plus timide rayon de soleil, la plus douce caresse du vent, le plus mélodieux des chants d'oiseau. Lui aussi il n'y a que l'isolement qui peut le sauver.

J'ai changé. Mon interaction avec le monde a changé. Je suis devenue une étrangère pour moi et pour vous.

Mes ennemis sont multiples mais ils ont la même origine, quelque chose d'insaisissable et d'impitoyable qui sommeille en moi, qui m'est totalement inconnue et qui me terrifie. Elle est pour moi innommable telle une créature de Lovecraft.

Certains se sont tout de même risqués à lui donner un nom. Mais malgré cela je sais que vos efforts pour comprendre ce qui m'arrive sont vains.

À votre incompréhension vient s'ajouter la suspicion car *La Chose* est invisible à vos yeux. Il n'y a rien de pire que de voir vos yeux s'assombrir, incapables que vous êtes d'imaginer ma vie amputée, comme de vous réjouir de mes rémissions euphorisantes.

Je vis à présent dans une autre dimension que la vôtre. Dans une sorte de

monde parallèle où les portes qui jadis me permettaient de vous rejoindre se sont définitivement fermées.

Le monde dans lequel j'évolue, même si évoluer n'est pas le mot qui convient, loin de là, ressemble à un long couloir. Un couloir dont je ne vois pas le bout, comme s'il se prolongeait à l'infini. Un couloir avec de nombreuses portes tout du long.

D'un côté elles portent le sigle « Danger de mort » qui m'alerte à tout moment que franchir les limites que m'impose *La Chose* peut me coûter très cher. Certes pas la mort, mais une position allongée d'une durée indéterminée qui n'est pas sans rappeler celle qu'on adopte lorsqu'on finit six pieds sous terre. Représenter *La Chose* par une tête de mort est peut-être un peu excessif mais si je savais à quoi elle pouvait ressembler...

De l'autre côté de ce long couloir, les portes sont vierges de toute inscription. En revanche elles ne possèdent pas de clanche. Elles se détachent de la pénombre comme autant de rectangles encadrés par des raies de lumière. Des sons diffusent au travers. Ils sont légèrement étouffés mais parfaitement reconnaissables.

Derrière l'une j'entends des voix, des rires, des bruits de pas, le vrombissement de moteurs. Derrière une autre je reconnais le bruit de l'océan et du vent. Une autre encore laisse échapper des bruits d'insectes volants et des chants d'oiseaux. C'est votre monde que j'entends. Celui qui avant était aussi le mien.

C'est comme si j'étais à moitié morte et que j'errais dans les limbes, tiraillée entre une souffrance infernale et les plaisirs paradisiaques de votre monde.

Comme un mort-vivant qui a besoin de se repaître de chair, ou comme un vampire assoiffé de sang, je dois ma survie à tous les petits bonheurs qui viennent à ma portée.

De temps en temps vous me rendez visite. Mais vous ne restez jamais longtemps. Votre monde fini toujours pas vous happer au meilleur moment.

Et lorsque c'est moi qui me risque au-dehors, après avoir « défoncé » une des portes sans clenche qui me séparent de vous, c'est pour très peu de temps également.

Comme une spationaute, je dois choisir précisément l'endroit où je dois me rendre et estimer avec beaucoup de précision le temps qui m'est imparti. Je me déplace prudemment avec beaucoup de difficultés comme si je portais un scaphandre, qui comble de l'ironie, peine cruellement à me protéger. J'ai l'impression de fouler le sol d'une autre planète.

Mes sens exacerbés me font perdre le contrôle dès le moindre signe de danger. Je ferme alors les yeux dans une tentative d'évitement, forçant mon esprit à m'imaginer flottant dans l'espace, avant de retourner à la hâte d'où je viens, terrifiée à l'idée de devoir errer à jamais dans cet endroit hostile, consciente de ma vulnérabilité, comme si mon câble de sécurité menaçait de se rompre à tout moment, risquant de me propulser dans un vide intersidéral.

Vos capacités à vous mouvoir et à interagir avec vos semblables me dépassent. Vous êtes pour moi des êtres fascinants. Comme des mutants pour qui l'adaptation serait une seconde nature, ou des extraterrestres qui au cours de leur évolution auraient acquis une résistance aux conditions les plus extrêmes.

De rares vitres me permettent parfois de vous observer. Je vous fais signe mais vous ne me voyez pas, comme si de votre côté il y avait un miroir sans tain. J'aimerais tant être à votre place. Je meurs d'envie de vous rejoindre. Mais ces maudites portes n'ont pas de clenche.

Et que dire du temps qui passe ? Pour vous tout va trop vite. La vie vous semble trop courte. Vous voulez profiter de tout ce qu'elle peut vous offrir et il y a tant de choses qui vous attendent. Dans mon monde les heures ont tellement de mal à se frayer un passage que je vous vois comme dans un film en accéléré.

Votre univers est peuplé, grouillant de vie. Vos sens, en permanence stimulés, sont à peine comblés qu'ils en redemandent. Vous croquez la vie à pleines dents. Vous faites des projets. Vous vous passionnez. De joie vous courez jusqu'à en perdre haleine. Cela vous fait rire aux éclats. Vous vous jetez alors dans l'herbe sous la frondaison d'un arbre. Le vent dans son feuillage joue avec les rayons du soleil, formant au travers de vos paupières un joli désordre de taches scintillantes. Le corps en croix vous fermez les yeux. Vous respirez à plein poumon pour capter l'odeur de la terre, de l'herbe fraîchement coupée. Du foin parfois. Celle des fleurs aussi. Votre ouïe s'attache au moindre bourdonnement, stridulation, pépiement. Vous exposez chaque parcelle de votre peau nue à la chaleur du soleil, au chatouillement des herbes, des insectes et du vent. Vous êtes